

plus de stabilité réelle en France qu'il y en a maintenant ? On ne veut pas voir que le meilleur moyen, le seul, de raffermir le règne de l'Ordre, c'est de respecter la Constitution, afin que tout le monde la respecte ; que la force du parti modéré, c'est précisément sa modération. Que s'il avait été aussi violent et aussi passionné que ses adversaires, il aurait subi les mêmes défaites.

Mais, dit-on, il faut venir au secours du Pouvoir, il faut le fortifier ; comme si le Pouvoir pouvait être réellement fort d'autre chose que de la confiance qu'il mérite et de l'assentiment qu'on lui donne ? Les ennemis des lois, ajoute-t-on, sont innombrables ; et le seront-ils moins, quand on leur aura donné un prétexte d'insurrection, en les dépouillant d'une partie de leurs droits ? Ils sont violents ; mais, quand ils ne participeront plus, par leur vote, à la confection des lois, auront-ils plus de vénération pour elles ? Est-ce en leur refusant le vote, que vous leur apprendrez à obéir aux majorités ? Et de quel droit leur imposerez-vous le respect d'une Constitution que vous aurez violée ?

Il en est d'un empire, d'une monarchie légitime ou quasi légitime, comme du cheval de Rolland. Il avait toutes les qualités imaginables et pas un défaut : seulement, il était mort. L'amour de la gloire militaire, l'esprit de conquête, le sentiment, la foi, qui faisaient du dévouement à son roi une vertu, un moyen de remplir ses devoirs envers Dieu et envers sa patrie, tous ces éléments de la vitalité des institutions passées sont morts. Ces amusements ne sont plus assez érieux pour notre âge. Prendre ses souvenirs pour des réalités est un genre de folie digne de pitié, quoique ridicule, et qui n'appartient qu'à l'enfance des vieillards. Nous le disons aux partisans de la politique surannée : l'abolition du suffrage universel, la suppression de la Presse feraient le bonheur de la France, à peu près comme les bals et les grands dîners font la prospérité du commerce et de l'industrie.

Il n'y a pas deux manières de comprendre le salut d'un peuple : ou il faut compter, pour le tirer de l'abîme, — si abîme il y a —, sur le génie d'un homme dont la supériorité soit telle, qu'il réduise toutes les autres individualités à une espèce d'esclavage moral, ou bien il faut s'en remettre au *bon sens* de la nation. Or, la France est lasse de recourir à ces remèdes héroïques qui s'appellent des hommes de génie. Elle renonce à attendre plus longtemps ces messies en retard ; elle commence à comprendre que tout le monde a autant d'esprit que M. de Voltaire tout seul ; que si une nation qui se gouverne elle-même est sujette à l'erreur, les grands hommes, à qui elle s'aban-